

Une entrevue avec Robert Bellefeuille Personnalité de l'année 1992

Number 70, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42827ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1993). Une entrevue avec Robert Bellefeuille : personnalité de l'année 1992. *Liaison*, (70), 7–9.

UNE ENTREVUE AVEC ROBERT BELLEFEUILLE PERSONNALITÉ DE L'ANNÉE 1992

Questions
RÉPONSES

*Originaire d'Alexandria, dans l'Est ontarien, cofondateur du Théâtre de la Vieille 17, dont il assume aujourd'hui la direction artistique, Robert Bellefeuille présente, à 35 ans, une fiche chargée : comédien, dramaturge, metteur en scène, il est tout cela à la fois. Il évolue aussi facilement dans le théâtre pour enfants que dans le théâtre pour adultes. Depuis six ans, sa carrière de comédien a pris une dimension internationale avec ses rôles dans **La Trilogie des dragons** de Robert Lepage. Pour cet homme de théâtre, un seul fil conducteur : la création. Choisi personnalité de l'année par le comité de rédaction de la revue Liaison, il répond aux questions de Marie-Élisabeth Brunet.*

Depuis six ans, c'est la tournée internationale de *La Trilogie des dragons* qui a mené le comédien Robert Bellefeuille de Mexico à Helsinki, de Tokyo à Jérusalem. Comment décrire cette expérience ?

C'est une expérience unique dans une vie. Quand le spectacle a commencé à tourner, jamais nous n'aurions cru qu'il aurait aussi longue vie : plus de 300 représentations. Moi, ça m'a donné la possibilité de voyager comme jamais je n'avais pensé le faire. Voyager en travaillant, c'est absolument extraordinaire. En arrivant dans un endroit, nous sommes encadrés puisque ce genre de spectacle est le plus souvent présenté à l'intérieur de festivals multidisciplinaires. Ça permet de rencontrer d'autres artistes, de voir d'autres spectacles. À certains endroits, nous avons été gâtés. En Australie, par exemple, un spectateur a tellement adoré notre show qu'il nous a invités, tous les dix, à passer une journée sur son bateau. À Stockholm, nous avons rencontré les grands acteurs du Théâtre du Dramaten, ceux-là mêmes qui ont joué dans les films de Bergman, et ils ont été renversés par notre spectacle.

Pour moi, par rapport à mon travail, c'est donc une très grande ouverture. C'est impossible de voyager à travers le monde sans que ça s'imprègne en toi, que ça dirige

certains choix, que ça te motive à décloisonner des affaires. En voyage, tu peux devenir quelqu'un d'autre – tu n'as pas d'antécédents; tu disposes au contraire d'une liberté et d'une souplesse qui sont très grandes.

Après avoir vécu cette aventure qu'est *La Trilogie des dragons*, n'est-il pas difficile de revenir travailler à la Vieille 17, dans le cadre de l'Ontario français ?

Oui et non. Au début, j'étais vraiment déprimé quand je rentrais de tournée. C'est comme si, après avoir eu une vision en couleurs, je revenais au noir et blanc. Mais



Photo : Marc Price

au fur et à mesure, j'ai pu intégrer l'expérience dans mon travail. Quand je reviens de tournée, je prends ce qui était bon et extraordinaire et je l'injecte dans mon travail, en me disant combien j'ai été chanceux. C'est comme une vitamine. Et je me dis que la Vieille 17, c'est extraordinaire pour d'autres raisons. Avec ce que j'ai installé ici, on a une liberté; c'est une place d'artistes, d'acteurs. Notre structure est très légère et très souple; nous pouvons manigancer les choses, réaliser nos désirs. Ça devient quelque chose de vivant. C'est pour ça que c'est *le fun* de travailler ici. Je pense que si La Vieille 17 était un théâtre qui avait une saison, des abonnés, j'aurais

En voyage, tu peux devenir quelqu'un d'autre, tu n'as pas d'antécédents.

J'aime beaucoup
la création
ça me fascine
ça m'alimente
ça me provoque
c'est comme
une pulsion

trouvé ça contraignant. Il y a belle lurette que je serais parti.

Partir, tous ceux qui ont fondé la Vieille 17 l'ont fait. Après treize ans, est-ce qu'il arrive à Robert Bellefeuille d'y penser ?

Oui. Y'a des jours où je me dis, je devrais déménager, je devrais m'en aller. Quand on reste, j'ai l'impression que les gens pensent qu'on n'a pas d'ambition, qu'on est tanné. Ici, les gens me connaissent, me voient jouer depuis longtemps. Je ne les surprends plus, je fais partie du décor. J'ai l'impression qu'il faut s'en aller pour que les gens apprécient vraiment notre travail. En plus, je suis très attiré par la ville de Québec. C'est mon autre pôle. J'y ai fait le Conservatoire, j'y connais beaucoup de gens en théâtre et ça me manque de travailler avec eux, d'être dans un contexte de création où je serais stimulé par autre chose.

Mais pour le moment, la Vieille 17 retient toujours Robert Bellefeuille ?

Je suis quelqu'un qui a besoin de travailler, d'avoir plusieurs projets en même temps, plusieurs sauces à brasser. Je suis aussi un touche à tout. Par exemple, si on fait une affiche, une campagne de financement, j'aime voir à ça. La Vieille 17 me donne cette liberté. Cette saison, je joue dans **Le salon de l'anti-monde** d'Ionesco, je monte le spectacle pour enfants **La machine à beauté**, je prépare **La Nuit** qui donnera suite à l'expérience de création du printemps dernier, et je joue dans **National Capitale nationale**, un spectacle bilingue qui est le nouveau projet de Robert Lepage.

Et quand on parle de la saison de la Vieille 17, j'ai des projets pour encore quatre ans. En 1993-1994, par exemple, la Vieille 17 fera une coproduction avec la compagnie Niveau Parking, de Québec, à partir d'un texte de Jean Marc Dalpé. Moi, je favorise ces échanges-là.

Robert Bellefeuille n'est donc pas de ces créateurs qui ont besoin de s'enfermer seuls pour produire. On peut même dire qu'il cherche toujours à intégrer beaucoup de gens à sa démarche artistique.

En effet, j'ai besoin des gens. Je pense que c'est pour ça que je fais du théâtre, parce

que fondamentalement j'ai besoin de cet échange, de cette chaleur, de cette provocation. Lors de la production de la **Machine à beauté**, je suis parti d'un texte et j'ai intégré les acteurs à ma première version qui n'était pas terminée, loin de là. Les acteurs ont dit : «ça, c'est intéressant... on enlève ça, par contre... on aimerait improviser là-dessus». Au bout du processus, les acteurs avaient une certaine appartenance au spectacle. Au moment de la deuxième version, on a fait une lecture. Jean-Claude Marcus était là, on a travaillé ensemble et même quand je suis entré en répétition, on a continué à changer, à ajouter, à enlever des scènes, jusqu'à ce qu'on arrive à la première. Et même après ça, la pièce a continué à évoluer. C'est un processus que je trouve extraordinaire et vivant. C'est comme ça que j'aime travailler.

Au théâtre, Robert Bellefeuille fait un peu tous les métiers : comédien, metteur en scène, dramaturge, directeur artistique. Affectionne-t-il un rôle plus que les autres ?

Quand j'étais au Conservatoire, je ne pensais pas être quelqu'un qui écrirait. J'avais l'impression que je serais un acteur qui apprendrait ses textes. Maintenant il y a une nouvelle génération : des acteurs-créateurs, puis des acteurs-interprètes. Moi, j'aime beaucoup la création. C'est quelque chose qui me fascine, qui m'alimente, qui me provoque. Quand j'ai découvert la création – et le Conservatoire y est pour beaucoup –, j'ai l'impression que quelque chose s'est allumé en moi, profondément. C'est comme une pulsion.

Ces temps-ci, je marche dans la rue, je vois quelqu'un qui a une démarche particulière et j'emmagasine ce détail pour les personnages que j'aurai à créer dans **National Capitale nationale**. Je pense que c'est une déformation, mais maintenant je ne peux rien lire, même pas une nouvelle dans un journal, sans me demander comment ça se traduirait au théâtre. La création est devenue pour moi une deuxième nature. Avec la Vieille 17, ça fait treize ans et on n'a fait que de la création.

N'empêche que des fois, je prends ce que j'appelle des vacances pour «juste jouer». Ce fut le cas avec **Des étoiles dans le ciel du matin**, au Théâtre du Trillium. Je me dis

alors que je n'ai pas à m'occuper d'écrire, de vendre le show, de penser aux affiches. Je joue, je m'intègre là-dedans, j'ai du plaisir. Comme je peux faire les deux, c'est le meilleur des deux mondes et j'en profite.

Robert Bellefeuille aime aussi toucher à bien des genres différents : théâtre pour enfants, adolescents ou adultes, comédies, drames. Pourquoi jouer sur tous ces tableaux ?

Le mot d'ordre, c'est «création». À partir de là tout est possible. On a souvent dit à la Vieille 17 qu'elle devrait faire seulement du théâtre pour enfants, mais je ne vois pas pourquoi il faudrait faire seulement une chose dans la vie, sous prétexte qu'on est bon là-dedans. C'est justement parce qu'on peut intégrer notre point fort à autre chose, qu'on peut pousser une démarche plus loin. Le théâtre permet d'apprendre. C'est nous-mêmes qui nous mettons des limites dans la vie. Moi, j'essaie de décloisonner tout ça.

Quand Robert Bellefeuille fait le point sur sa carrière, y a-t-il des choses dont il est particulièrement fier ?

Je suis fier de la Vieille 17 parce qu'il me semble qu'au fil des ans la compagnie a vraiment donné la parole aux gens d'ici, à ceux qui voulaient la prendre. On a montré que les Franco-Ontariens ont des choses à dire, ont une culture. Je suis fier aussi que la plupart de ceux qui font leur marque en théâtre soient passés par la Vieille 17 : Brigitte Haentjens, Jean Marc Dalpé, Sylvie Dufour, Robert Marinier... Ça bouillonne. Quand on approche de la quarantaine, il me semble qu'il faut avoir fait quelque chose pour la société. La Vieille 17, c'est un peu ma contribution.

Et pour l'avenir, quels sont les rêves de Robert Bellefeuille ?

Je n'appelle plus ça un rêve, mais une nécessité : ce centre de création théâtrale qui regrouperait les trois compagnies d'Ottawa dans un lieu avec une salle de spectacle. À Ottawa, il existe un milieu théâtral et, en même temps, une absence de lieu. Chaque groupe travaille de façon isolée : il y a la gang de Hull, il y a l'Atelier de recherche théâtrale d'Ottawa (ARTO), il y a le Trillium, Vox, la Vieille 17... Il me semble

que s'il y avait une place, un lieu physique, pour ceux qui veulent faire du théâtre, il y aurait plus d'échanges; la relève se manifesterait plus facilement. Et on pourrait faire tellement de choses si on avait un lieu !

Et qu'en est-il pour Robert Bellefeuille personnellement ?

Je me souhaite encore des voyages. Je me souhaite aussi de pouvoir vivre ailleurs – Paris, Londres – pendant un an ou deux. Présentement, je baigne dans un bien-être. Je sens que je vais avoir besoin de vivre un



Photo : Marc Price

déséquilibre à un moment donné pour pouvoir sortir d'autre jus, d'autres couleurs. Je souhaite travailler avec des gens qui vont me pousser à aller plus loin, parce que ce que je suis aujourd'hui, je le dois aux gens que j'ai rencontrés dans le passé.

Pourquoi veut-on être acteur ? Pour une seule raison. Parce qu'on a besoin d'être aimé, besoin d'amour. Moi, ce qui m'en donne le plus c'est d'être sur une scène, devant un public. Faire venir les gens dans une salle, éteindre les lumières, présenter un spectacle... il y a là quelque chose de presque spirituel. On sent les gens dans la salle, leur énergie, leur respiration. C'est une rencontre, c'est vivant.

Voilà pourquoi j'aime le théâtre.

Pourquoi veut-on être acteur ? Pour une seule raison. Parce qu'on a besoin d'être aimé.